

— Mais je ne suis pas partie. J'ai attendu que le public quitte le théâtre pour aller m'asseoir au dernier rang. Je suis resté dans le noir, à attendre que tu sortes de ta loge. Je t'ai épié, puis j'ai décidé de te rejoindre. À qui, à quoi pensais-tu en regardant cette flamme ?

Anton RANCO regarde Marie DALGANT dans les yeux.

— Tu dois t'en douter un peu.

Marie DALGANT demeure silencieuse.

— Qui est celui venu te chercher sur la scène ?

— C'est un cousin. Il est venu me rendre visite pour quelques jours.

*La nuit allait laisser place à l'aube et Marie m'avait fait part de son épuisement. À l'instant de quitter la scène, une brise avait soufflé sur la flamme du lumignon, qui s'est aussitôt éteinte. Marie m'avait adressé un doux baiser sur la joue, en remerciement pour la belle soirée passée en ma compagnie. J'aurais tant aimé l'étreindre cette nuit-là, mais je n'avais pas osé. On ne gagne rien à taire aux autres qu'on les aime, m'avait-on fait entendre, mais Marie pouvait me fuir à tout jamais. Je devais accorder du temps au temps, mais Marie était courtisée, et à trop attendre, un inconnu pouvait l'emporter pour toujours. Je n'escomptais pas un autre hasard pour la revoir. Nous avons pris rendez-vous pour le lendemain. Ce soir-là, j'avais la certitude que Marie s'avérerait celle pour qui je voulais vouer mon existence.*

\* Le nuage noir

Marie DALGANT & Anton RANCO conversent sur la terrasse.

— À qui appartient cette maison ?

— Au cabinet d'avocats dans lequel j'officie. Parle-moi de tes amis.

— C'est le théâtre qui nous a réunis. Lucien est le meilleur d'entre nous. Son père dirige le conservatoire National de Théâtre de PARIS. Il a préféré venir étudier avec le professeur CORANTIN. Il a été le mentor de son père. Lucien aspire à marcher sur ses traces. Quant à Antoine, il veut devenir un poète errant, mais ses parents exigent de lui qu'il entre en politique. Alors pour les --

Marie DALGANT interrompt Anton RANCO.

— Il m'a récité un poème pour me séduire.

Anton RANCO fulmine et peine à le dissimuler.

— Ça m'a beaucoup amusé.

— Donc il a entamé un cursus à l'école de théâtre, juste pour le plaisir de contrarier ses parents. En représailles, ils ont cessé de le financer. Il vend des journaux le matin, pour payer ses cours. À la brasserie, il est une figure. Il serre la main à tout le monde.

— Bref, comme un politicien.

— C'est un peu ça, en effet. Quant à Pierre, on ne sait pas grand-chose à son sujet. Son père est un industriel qui fabrique des vélos. Pierre est plutôt quelqu'un de discret. On ne lui pose pas de questions.

— Quels sont tes projets lorsque tu auras obtenu ton diplôme ?

— Je ne sais pas encore.

— Hier, on m'a fait savoir que ma formation au cabinet est --

La cloche au portail tinte, ce qui interrompt leur conversation. Marie DALGANT se dirige vers le portail pour savoir qui vient lui rendre visite.

*Marie résidait dans une petite maison pour le temps de son séjour à Brest. Elle m'avait fait savoir qu'elle devait y étudier une année supplémentaire. Pour ma part, je passais mes examens trois jours plus tard. Le ciel m'était alors tombé sur la tête. Si j'obtenais mon diplôme, je retournais aussitôt à Saint Guénolé, et cela m'était inconcevable. Je demeurais toujours sous la tutelle de l'armateur. Il m'aurait obligé, de gré, ou de force, à refaire mes bagages. C'était la volonté de mon défunt père. Je me devais de chasser le nuage noir qui stagnait au-dessus de mon crâne. Si je voulais continuer à voir Marie, je me devais de trouver une solution pour aussi étudier une année supplémentaire.*

\* L'au revoir

Marie DALGANT raccompagne Anton RANCO, en faisant quelques pas en sa compagnie. Elle lui prend la main.

— Comment peux-tu si sévèrement corriger les autres et être aussi fébrile, lorsque je te prends la main ?

— Je l'ignore.

— Je vais te dire au revoir ici. Prends soin de toi.

*J'ai poursuivi seul mon chemin. J'ai à mon tour cessé le pas, puis je me suis retourné. Marie demeurait encore là, figée comme une image arrêtée. Elle m'avait adressé un signe de la main, pour me dire au revoir. Là où je me situais, Marie ne pouvait pas m'entendre. Je l'ai observé, puis je lui ai murmuré que je l'aimais.*

\* Le stratagème

Assis sur un banc, Anton RANCO réfléchit sa stratégie pour saborder ses examens.

*Échouer en sabotant mes examens n'était pas une option. Pour mes professeurs, mon diplôme était acquis par avance. J'ai pensé à me faire porter*

*malade, mais aucun médecin n'aurait été dupe de ma supercherie. La solution à mon problème s'appelait PASCO. Il était l'un des piliers du comptoir à la brasserie des arts. La nature l'avait taillé dans la pierre et PASCO savait se faire respecter. Par le passé, il gagnait sa vie en disputant des combats de boxe. Ma stratégie consistait à m'y rendre le lendemain pour le provoquer. Mon plan s'avérait suicidaire, mais motivé par la perspective de continuer à voir Marie, je m'y suis résolu.*

Anton RANCO se situe devant l'entrée de la brasserie des arts. Il rassemble son courage, puis il entre. Anton RANCO prend une grande respiration, puis il se dirige vers PASCO, qui lui tourne le dos. Anton RANCO tape sur l'épaule de PASCO, qui se retourne aussitôt. Anton RANCO s'adresse à PASCO.

— Salut gros tas de bouse ! Est-ce ta bouche qui sent les pieds, ou te parfumes-tu au purin ?

Anton RANCO lui assène une cinglante gifle, qui fait taire les conversations.

PASCO demeure impassible.

\* La convalescence

Anton RANCO est alité. MALLO l'aubergiste, lui tient la main. Un docteur entre dans la chambre.

— Vous êtes dans un sale état. Quel malheur vous est tombé dessus ?

Anton RANCO veut s'exprimer, mais sa mâchoire le fait souffrir. Le docteur l'ausculte. L'aubergiste s'adresse au docteur.

— Selon les témoins, ce jeune homme aurait agressé la brute qui sévit à la brasserie, située à deux rues d'ici. Il l'aurait insulté, frappé, puis payé, en lui glissant une pièce dans sa poche. Tout ça n'a pas de sens, voyons.

— Mis à part quelques hématomes, tout va bien ! Dites-moi, il n'a pas fait semblant, le gentleman. L'établissement n'a pourtant pas mauvaise réputation. Je l'ai moi-même fréquenté à une certaine époque. Je vous prescris huit jours de repos, avec l'obligation de rester au lit.

Anton RANCO sourit jusqu'aux oreilles.

#### \* La convocation

Absent aux examens, Anton RANCO doit s'en expliquer auprès du directeur de l'Institut des architectes navals.

— Quel est le motif de votre absence aux examens ? Tâchez d'être clair et convaincant, monsieur RANCO ! De là-haut, votre père ne doit pas être très fier de vous ! Je vous écoute ! Soyez bref !

— Je me suis fait agresser par des brigands. J'ai amené avec moi le certificat médical qui justifie ma convalescence.

Le directeur lit le certificat.

— Quelle histoire ! Vous ont-ils volé quelque chose ?

— Je ne me souviens de rien ... ou si peu.

— Je compatis pour vous. De nos jours, les rues sont si peu sûres.

— C'est mon tuteur qui réglera l'année supplémentaire.

— Bien, monsieur RANCO. Vous pouvez disposer.

Anton RANCO se lève de sa chaise, se dirige vers la porte, puis il se retourne pour s'adresser au directeur de l'Institut.

— Cessez de parler au nom de mon père. L'obtention de mon diplôme est une affaire entre lui et moi. Mes respects, monsieur le directeur.

— Je croirais entendre votre père.

\* Juillet 1849, la remise du diplôme

Lucien, Pierre & Antoine attendent le retour d'Anton RANCO sur le parvis de l'Institut des architectes navals. Anton RANCO les rejoint, son diplôme à la main, la larme à l'œil.

— Voilà, j'ai fait honneur à la volonté de mon père. Maintenant, je suis libre.

— Félicitations l'ami. Aller vient ! On va fêter ça.

*L'obtention de mon diplôme ne fut qu'une formalité et j'étais enfin dégagé de mes obligations d'étudiant. Avant de quitter l'Institut des architectes navals, son doyen avait souhaité avoir un entretien avec moi. Il se disait heureux d'avoir accueilli un élève aussi brillant au sein de son institution. Selon lui, j'avais fait honneur à la mémoire de mon père. J'avais atteint l'âge de la majorité et j'étais désormais libre de vivre mon existence à ma guise. L'armateur m'avait rendu mon héritage. Il l'avait fait fructifier et celui-ci s'avérait alors bien plus conséquent.*

\* Le départ de Marie DALGANT

Anton RANCO est assis derrière son bureau, sa plume à la main. La fenêtre de sa chambre demeure ouverte.

*Puis un jour, j'ai rendu visite à Marie, mais les volets de sa maison étaient clos. Marie avait quitté Brest, sans m'en faire part. Le temps des aveux était alors venu. Au bout du compte, je ne risquais plus de la perdre, puisque je*

*l'avais déjà perdu. J'ai préféré lui écrire, pour lui parler. Comme une bouteille jetée à la mer, j'ai adressé ma lettre à l'étude où elle avait officié. Peut-être saurait-on là-bas où la lui remettre, avais-je pensé ? Après une nuit de songe, une brise avait fait vaciller la flamme de la bougie qui éclairait mes mots. Avant que n'émergent les lueurs pâles de l'aube, je me suis assoupi. Les vents mauvais avaient-ils commencé à souffler ?*

\* Le rachat de l'école de théâtre

Anton RANCO & Lucien sont attablés à la brasserie des arts. Lucien affiche du dépit.

— Rien ne va plus depuis la disparition de CORANTIN. La mairie cesse de financer l'école de théâtre. Je me suis proposé pour reprendre le flambeau, mais incompétent, m'a-t-on répondu.

— On lui en aura donné du souci. J'aime venir ici de temps à autre. Mais c'est différent, depuis que Pierre et Antoine ont quitté Brest. Sans parler de Marie.

— Ça te mine, on dirait.

— Je préfère éviter le sujet. Ne t'en fais plus pour l'école de théâtre. J'ai doublé le promoteur immobilier. Je suis désormais le nouveau propriétaire de la bâtisse. Et le nouveau directeur, c'est toi.

— Je n'y crois pas. Vient, que je t'embrasse, l'ami.

— N'y compte même pas.

— Je me sauve. Je vais annoncer la nouvelle aux autres.

\* La visite du promoteur immobilier

Anton RANCO est attablé à la brasserie des arts. Il converse avec un camarade, lorsque surgit un homme en colère.

— Où est le vaurien nommé RANCO ?

Anton RANCO s'exprime haut et fort.

— Je suis là !

Le promoteur immobilier s'avance vers Anton RANCO.

— Écoutez-moi bien ! Je vous conseille de me rendre la bâtisse, sinon j'y mettrai le feu, vous m'entendez !

Le promoteur immobilier saisit le cou d'Anton RANCO, qui en fait autant avec lui. L'empoigne d'Anton RANCO s'avère plus puissante que celle du promoteur.

Anton RANCO demeure impassible, le regard déterminé.

— Cesse tes menaces ou tu me trouveras sur ta route !

— On va en reparler, croyez-moi ! À bon entendeur.

Soudainement, l'imposante main de PASCO passe par-dessus l'épaule d'Anton RANCO. PASCO entraîne alors le promoteur à l'extérieur de la brasserie. PASCO s'amuse avec lui comme un chat avec sa pelote, en lui assénant des gifles de temps à autre, ce qui fait rire les badauds et les clients de la brasserie qui assistent au spectacle. Après en avoir terminé avec lui, PASCO lui enlève son pantalon, puis il lui porte des coups de godillots sur l'arrière-train.

— Dégage d'ici, le mouflon ! Que je ne te revoie plus dans le quartier.

Son pantalon à peine remonté, le promoteur immobilier s'avère humilié, et quitte le lieu à grandes enjambées. Anton RANCO s'adresse à PASCO.



— Étais-tu vraiment obligé de le déculotter ?

PASCO grommelle.

— Alors si l'on ne peut même plus s'amuser maintenant.

## 5 – LA MAIN DU DIABLE

*Les jours sans relief se succédaient et Marie occupait sans cesse mes pensées. Se souvenait-elle encore de moi ? Je vivais sans rien attendre et le temps me semblait long. Un soir, un dénommé Gustave MARIVIN avait souhaité s'entretenir avec moi pour me suggérer une affaire. Il ambitionnait de créer une société spécialisée dans la logistique du transport de marchandises, principalement dans le domaine du charbon. La gestion des livraisons du fret entre les clients et les fournisseurs s'avérait inexistante, avait-il affirmé. Il proposait de la réguler. J'avais émis de sérieuses réserves. Il était un brillant étudiant en école de commerce, mais je n'avais pas ces compétences. Pourquoi me la suggérait-il ? Il ne possédait pas le capital pour l'engager. J'étais un architecte naval récemment diplômé et non pas un investisseur, le lui avais-je rappelé. La logistique, c'est du bon sens. C'est tout ce dont nous aurons besoin, avait-il affirmé. Je l'avais trouvé présomptueux. Il en oubliait le sens des affaires. Je m'étais contenté de lui dire que j'allais y réfléchir. Il espérait que je lui accorde une confiance aveugle. Il m'avait promis la fortune, mais j'en possédais déjà une, et je pouvais la perdre en prenant ce risque. Je devais prendre conseil auprès d'un expert en affaires. Le lendemain, j'ai rendu visite à Albert ESTRAEDEC, mais on m'avait fait savoir qu'il était absent jusqu'au lendemain. J'ai alors décidé de passer la nuit dans la petite maison héritée de mon père.*

\* La visite de la maison héritée

Anton RANCO pénètre dans la maison. Il entreprend la visite du lieu. Quelques bibelots trônent sur de vieux meubles. Une armoire et un grand lit agrémentent l'unique chambre. Des costumes pour hommes de tailles différentes se tiennent sur des cintres. Anton RANCO le remarque. Un châle blanc repose sur une étagère. Anton RANCO le reconnaît aussitôt et s'étonne de sa présence. Un couloir mène dans un bureau débarrassé de son contenu. Seuls un encrier vide et une plume se situent sur le bureau. Le portrait peint d'Anita s'avère accroché au mur. Anton RANCO demeure dubitatif. Sur un vieux buffet trône un sac en toile, sur lequel il y est écrit ; Gloucester Office – 1827 - OTT. Une bague et quelques dollars se trouvent à l'intérieur du sac.

\* Le rendez-vous chez l'armateur Albert ESTRAEDEC

L'armateur se situe dans son bureau. On frappe à la porte. Ce dernier affiche de l'agacement.

— Ce n'est pas croyable ! J'avais demandé à ce qu'on ne me dérange pas. Entrez !

Anton RANCO entre et demeure à la porte.

— Anton ! Mais que fais-tu là ? Prends un fauteuil. Quel est le motif de ta visite ?

— On m'a fait une proposition d'affaires et je viens prendre conseil auprès de vous.

— Très bien, je t'écoute.

— On m'a proposé une affaire qui consiste en la logistique du transport de marchandises par le rail, mais aussi par voie maritime.